



Un film parlé

de Manoel de Oliveira

Fiche technique

France - 2003 - 1h36

Réalisation & scénario:
Manoel de Oliveira

Image :
Emmanuel Machuel

Montage :
Valérie Loiseleux



Interprètes :

Leonor Silveira

(Rosa Maria)

John Malkovich

(Cdt. John Walesa)

Catherine Deneuve

(Delfina)

Stefania Sandrini

(Francesca)

Irene Papas

(Helena)

Filipa de Almeida

(Maria Joana)

Résumé

Rosa Maria, professeur portugaise, décide de rejoindre son mari, pilote en escale à Bombay, par le bateau, avec leur fille. L'occasion de découvrir tous ces lieux mythiques qu'elle ne connaît qu'à travers les livres : Pompéi, Athènes, Istanbul, Le Caire...

En chemin, trois femmes exceptionnelles, invitées par le Commandant, montent à bord. Réunies autour de la table, elles dissertent sur ce monde qui va mal, sur les femmes et les hommes, et sur leurs vies.

Rosa Maria est conviée à cette table, lorsqu'une menace troublera cette apparente tranquillité...

Critique

Le plus beau de ce film, c'est son titre. Une hérésie radicale et vertigineuse : **Un film parlé**, alors que depuis plus de trois quarts de siècle les films sont parlants. Il faut voir là l'exercice d'un privilège réservé à un cinéaste - le dernier de ses pairs - dont le premier film était muet.

Ça veut dire quoi "un film parlé" ? C'est un film qui est mû par une parole, une parole qui fait avancer un bateau parti de Lisbonne. A son bord, une universitaire, Rosa Maria, et sa petite fille, Maria Joana, embarquées pour rejoindre leur époux et père qui les attend à Bombay. A peine le paquebot commandé par le capitaine John Walesa a-t-il appareillé que Rosa Maria commence une leçon d'histoire à l'usage de sa petite fille. En descendant l'estuaire du Tage, Maria Joana apprendra la légende du roi voilé ; à Marseille, la fondation de la ville par les Phocéens ; à Pompéi, la destruction de la cité par le Vésuve.

Parfois le monologue didactique du profes-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

seur s'agrément d'interventions extérieures : sur l'Acropole, un pope détaille les différences entre les signes de croix catholique et orthodoxe ; au pied des pyramides, l'acteur Luis Miguel Cintra se fait le Cicerone de ces dames en les guidant jusqu'à l'hôtel où l'impératrice Eugénie fêta l'inauguration du canal de Suez.

Pendant ce temps, le bateau a accueilli trois femmes (interprétées par Catherine Deneuve, Irène Papas et Stefania Sandrelli) auxquelles leur notoriété et leur beauté ont valu d'être invitées à la table du commandant. Là, elles tiennent des propos insignifiants, chacune dans leur langue, tout en se comprenant les unes les autres.

Ce qui fait au bout du compte beaucoup de paroles, qui emplissent tous ces espaces si souvent peints, dessinés ou filmés. Le discours didactique, délicieusement ennuyeux, des leçons de Rosa Maria enlève encore un peu de mystère à des images usées par les cartes postales et les chromos. Cette extrême économie de moyens expose le film à tous les risques : à l'ennui de la répétition ; à la laideur d'images convenues. Mais le malaise trouve sa source au centre même du film, dans le curriculum que propose Rosa Maria à son enfant.

La géographie de la Méditerranée qu'enseigne Manoel de Oliveira est pleine de trous : il mène son navire et son film de façon à ignorer que, depuis bientôt quinze siècles, la rive sud de la mer est habitée par des musulmans et que la civilisation juive est née à l'est et a prospéré tout autour du bassin. Pleine d'un ressentiment à peine caché (les Arabes sont définis par le mythe d'Ismaël, le bâtard d'Abraham banni dans le désert), l'histoire parlée dans ce film ressasse des souvenirs et des rancœurs vieux comme les croisades. (...)

Thomas Sotinel
Le Monde - 15 octobre 2003

D'abord le titre, **Un film parlé**. Comme si chez Oliveira, seul cinéaste en activité à avoir commencé sa carrière aux derniers jours du muet, en 1931, la parole n'était toujours pas d'évidence la partenaire de l'image. Les soixante-quinze premières années du cinéma parlant n'auraient été, dans le fond, que le théâtre d'un bras de fer entre l'image et le verbe, dont le maître de Porto, observateur avisé, daignerait enfin nous livrer le score : parole 1 - image 0. Ce serait oublier qu'il ne faut jamais croire Oliveira, 95 ans, sur parole. On serait elle, la parole, on se méfierait de ce sacre hâtif : à en juger l'état dans lequel on se surprend à écouter nos conversations à la lumière crue de ce film avidement parlé, Oliveira le Cannibale a encore mené son monde en bateau : **Un film parlé** est d'abord un film navigué.

(...) Il faut un culot proprement extraordinaire pour tenir sur une moitié de film une ligne bâtie sur la seule vaine gloire de parler, encore et encore, dans un vide de plus en plus malaisant, alors que dans les grands fonds du film bout un second récit, serpent de mer qui surgira brusquement pour tout remettre en cause. Il faut être Oliveira, si détaché, pour s'approprier le signe d'une extinction lente et continuer à montrer la parole sous ce jour vide de sens, sans pour autant que son cinéma ne donne le moindre signe de faiblesse. Quand le cinéma parlant n'a jamais fait autre chose que de mettre ce qu'il filme sur un piédestal, voici l'inverse : la parole dans son usage quotidien ne cherchant pas à rivaliser avec le babil continu de la télévision, chaîne voyages.

Alors pourquoi ce film, en quoi son choc ? Car il est une Odyssée sans retour. En choisissant de traverser la Méditerranée en bateau, Oliveira, qui d'évidence a lu Fernand Braudel, se souvient que « la grande histoire s'obstine à traverser la mer ». Et ce film parlé jusqu'à usure des mots, au fur et à mesure qu'il s'enfoncé dans la nuit noire de l'histoire, livre, avec une force de dévas-

tation inouïe, la vision d'un cinéaste exceptionnellement vieux pour envisager le monde sur une échelle qui n'est plus celle de personne. Les cartes marines sont dépliées, l'histoire vient à notre rencontre pour que se joue maintenant l'acte II d'une bataille millénaire. Dans l'arrêt sur image final, alors qu'un son sourd rend le film au chaos, après dix minutes à couper le souffle de suspense titanesque, on ressent toute l'urgence que recouvre la notion d'histoire : c'est la découverte, dans le tremblement et l'effroi, d'un horizon redevenu décisif.

Philippe Azoury
Libération - 15 octobre 2003

Ce film serait-il d'un autre temps ? Ou déjà vain ? Ou encore pire, dépassé par son époque ? Si tel était notre constat, alors il faudrait s'inquiéter. Car Oliveira, qui n'en finit plus de raconter son crépuscule, porte un regard à la fois désabusé et lucide, curieux et inquiet sur son monde. Sur notre monde. Le résultat apparaîtra parfois comme trop simple, trop naïf. Il manque de profondeur parce que son cinéma en est incapable. Une image à la fois. Une image parfois symbolique, souvent très bavarde. Précise et lente, l'image est rarement en mouvement comme pour essayer de comprendre tout ce qu'elle comporte.

Mais la parole est tout aussi symbolique dans ce film (dont le titre est très approprié). Les métaphores sont accessibles à tous. Au point de faire apparaître le film comme une simple dissertation de lycéen. De ports en ports, nous remontons l'histoire de notre civilisation : les découvreurs à Lisbonne et les philosophes à Athènes, l'Égypte fascinante et le mystère de Pompéï. De Marseille à Aden, en passant par Istanbul, la caméra d'Oliveira nous fait défiler des cartes postales universelles, des monuments, notre Histoire, le patrimoine de

l'Humanité. Ce voyage méditerranéen, qui se veut initiatique, ou en tout cas pédagogique, traverse les mythes, les légendes, les guerres.

Et comme elles, Oliveira propose trois sirènes ou trois muses, selon votre interprétation, pour expliquer le monde. Trois grâces. La blonde française douée pour l'argent, la rousse italienne dotée de beauté, et la brune grecque sachant chanter. La confrontation des trois stars latines (Deneuve, Sandrelli, Papas) interviendra tard dans le film mais permettra au cinéaste d'exposer ses thèses. Si dans la forme, nous critiquerons un peu sa nouvelle œuvre, dans le fond, que peut-on reprocher à un vieil homme qui rêve d'une Europe unie, d'une civilisation dirigée par les femmes, qui revendique les origines orientales de sa culture, et pas seulement son héritage chrétien. De la sagesse des Grecs et des doctes de l'Homme français, il ne retient que l'effondrement de notre civilisation anglophone, bureaucrate. Mais il n'oublie pas que le pétrole et l'économie dominante notre économie. Le Canal de Suez est alors un passage obligé dans cette odyssee fataliste. Car tout cela ne finira pas bien. Oliveira qui se complait dans les requiem, a peur : la menace du fanatisme, le rappel de l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, fait écho aux œuvres récentes de Chahine ou Arcand. La désillusion fait place à la stupéfaction. Après tout nous sommes à l'été 2001, et ce n'est pas une coïncidence. Après nous avoir parlé d'amour, de séduction, de trahison, le cinéaste s'enferme dans une vision pessimiste qui laissera l'Américain bouche bée devant un tel acte de barbarie.

Ce film parlé se veut un témoignage - résumé de ce que Oliveira veut laisser en testament. Dommage qu'il filme sans grandeur, sans esthétisme tant de beautés. Mais tout reste courtois, poli, cultivé, érudit, bien élevé. Par manque de moyens sans doute, ou par absence d'ambition esthétique, la plupart des scènes n'ont aucun autre intérêt que de

les écouter. Les voir parfois est un supplice. De voir ces ruines de notre civilisation, de constater notre civilisation en ruine ne nous consolera pas. Sauf à se souvenir de cette séquence drolatique d'un chien cherchant à retenir un bateau de pêche. Comme si le réalisateur cherchait lui aussi à ne pas vouloir voir couler sa mémoire.

(Vincy)
www.ecrannoir.fr

Entretien avec Leonor Silveira

Quatorze films avec Manoel de Oliveira : pas de lassitude ?

Ces quatorze films font qu'aujourd'hui l'univers cinématographique du maître trouve sa place dans ma vie, non seulement comme une expérience artistique mais comme si je faisais partie d'une famille.

Comment vous a-t-il découverte ?

J'ai connu Manoel en 1987, lorsque je me suis présentée au casting des **Cannibales**. Je ne comprenais pas très bien ce qu'il attendait de moi, c'était un projet compliqué pour une actrice, puisque en partie chanté, mais il était d'une délicatesse infinie. Parfois, il peut être beaucoup plus directif, dans la préparation du film ou sur un plateau.

Que vous a-t-il appris ?

Ce que c'est d'être devant la caméra, d'être suivie par une caméra, en construisant simultanément le personnage, ses relations avec les autres et avec le texte, l'intrigue, l'espace, les odeurs, le décor, la musique. J'ai appris à être actrice à son côté, respectant toujours son regard et son instinct. La confiance totale est un instrument sans lequel je ne saurais travailler.

Comment travaillez-vous ensemble ?

Sur un plateau d'Oliveira, la discipline est le mot d'ordre pour le travail de groupe. En s'occupant lui-même, sans exception, de tous les secteurs techniques qui englobent un tournage, il prend soin de tous ses acteurs de la même façon, évitant la création d'une trop forte distance entre ses interlocuteurs, ou d'une trop grande concurrence entre les acteurs, qu'ils soient petits ou grands. C'est le plus impressionnant sur un tournage avec lui : il est partout. La complicité de toutes ces années est le résultat de son respect pour l'instinct de l'acteur et, en retour, du respect de l'acteur pour les idées de Manoel, qui reste toujours le seul à savoir vraiment ce que sera le film. Avec une extrême précision. Tout le travail consiste à articuler son propre instinct d'acteur avec ce que veut si exactement Manoel.

Vous êtes sa « messagère » ?

Savoir travailler et écouter un homme de l'âge de Manoel est pour tout le monde un apprentissage parfois plus enrichissant que n'importe quel apprentissage scolaire ou académique. Porteuse de sa parole, de son idée, de son objectif, l'actrice habituelle que je suis devenue pour lui devient un instrument de son dialogue avec le public, un vecteur de l'envoûtement. Je me sens investie d'une sorte de mission.

Oliveira aime les actrices et privilégie souvent les personnages féminins : est-il féministe ?

Les personnages que j'ai interprétés ont toujours su, grâce à l'honnêteté de Manoel, transporter la réalité, l'actualité, la vraisemblance de la femme à travers le temps, dans diverses situations sociales ou politiques. Il a toujours voulu mes personnages, principaux ou secondaires, avec l'intensité nécessaire à ce que, à chaque reprise, on puisse reconnaître la force animale qui est en moi et dans la femme que je joue.

Un film parlé est un voyage dans l'espace et dans le temps...

Un film parlé est un parcours à travers le bassin méditerranéen et passe par des lieux qui ont marqué l'histoire de la civilisation occidentale. C'est un film descriptif, réaliste et sincère. Il dénonce notre quotidien chaotique, il retourne à l'origine des conflits les plus actuels, démontrant que ceux-ci, sur la durée d'une civilisation - la Méditerranée -, sont le véritable soubassement social de l'être humain de nos jours. Et pourtant **Un film parlé fait** place au rêve, mais en appelant à l'utopie.

Vous ne cessez de parler de toutes ces choses avec un enfant.

Un film parlé est aussi une histoire racontée à un enfant, comme un conte, une fable, avec le langage transparent de l'enfant, ce personnage qui, en étant le seul à pouvoir endiguer le chaos, en est aussi la première victime.

Connaissez-vous les villes étapes de cette initiation, Pompéi, Athènes, Istanbul, Le Caire ?

Pas toujours. Mais pendant le voyage, la production a contacté des équipes de techniciens sur place, ce qui a permis un échange sur la vie actuelle dans ces pays. On a eu la chance de découvrir et d'expérimenter le mode de vie de chacun de ces peuples.

Propos recueillis
par Antoine De Baecque
Libération - 15 octobre 2003

Le réalisateur

Manoel de Oliveira est né en 1908 à Porto. Il fréquente l'école primaire, puis poursuit sa scolarité dans un collège tenu par des Jésuites. Il ne pousse pas très loin ses études et semble suivre la voie toute tracée par la famille en travaillant aux côtés de son père.

A vingt ans, il se passionne pour le sport. Champion de saut à la perche, la voiture de course le passionne aussi. Il remporte de nombreux prix au Portugal, en Espagne et à Rio de Janeiro. Il n'abandonnera la compétition qu'en 1940.

Manoel de Oliveira a encore une autre passion : le cinéma. Il s'inscrit à l'école de formation d'acteur de cinéma à Porto. Il est à l'époque un jeune homme à la mode et un sportif connu. C'est bien plus à cette réputation qu'à ses talents d'acteur qu'il devra son seul rôle dans **La chanson de Lisbonne**, en 1933.

Filmographie

Aniki-bobo	1942
Acte du printemps	1963
Le passé et le présent	1971
Benilde ou la vierge-mère	1975
Amour et perdition	1978
Francisca	1981
La visite	
ou mémoires et confessions	1982
Le soulier de satin	1985
Mon cas	1986
Les cannibales	1988
Non ou la vaine gloire de commander	1990
La divine comédie	1991
Le jour du désespoir	1992
Le val Abraham	1993
Le couvent	1995
Le passé et le présent	1996
Voyage au début du monde	1997
Inquiétude	1998
La lettre	1999
Parole et utopie	2000
Je rentre à la maison	2001
Un film parlé	2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Cahiers du Cinéma n°583
Positif n°513
Fiches du Cinéma n°1719
Cinéastes n°10

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com